

HEGEL ET

LE CÉLÈBRE GÉNÉRAL CARNOT

Le souvenir de Carnot reste capable de susciter, chez certains de nos contemporains, de l'aversion et de la haine, presque deux-cents ans après sa mort. Ne doit-on pas s'étonner, dans ces conditions, de la visite que Hegel fit à Carnot, à Magdebourg, où le régicide résida pendant son exil?

C'est en 1822 que Hegel, passant dans cette ville - mais peut-être y était-il venu tout exprès? - demanda à être reçu par le général Carnot. Demande en elle-même surprenante! Mais l'acceptation de Carnot l'est-elle moins?

Les deux grands hommes se rencontrent le 14 Septembre, conversent pendant une durée qui ne nous est pas connue et se disent des choses que nous ignorons.

Le lendemain, Hegel, généralement très discret et prudent dans ses lettres, écrit à sa femme : "Ici, ce que j'ai vu avec le plus de plaisir, c'est le général Carnot, un vieillard aimable (liebenswert), un Français. C'est l'homme célèbre. Il a accepté amicalement que je lui rende visite"¹

Qu'est-ce qui a donc pu inciter Hegel à faire une telle visite à l'un des hommes qui incarnent le plus typiquement la Révolution française dans sa phase violente, un républicain convaincu, un conventionnel "montagnard", un régicide, un membre du Comité de Salut public, un collaborateur de Robespierre et de Saint-Just?

N'y avait-il pas d'ailleurs pour Hegel quelque danger à rencontrer ce suspect, au temps de la Sainte-Alliance et du Traité d'Alliance, en période de réaction politique contre les conséquences de la Révolution française, et dans cette époque que l'on appelle la Restauration? Cela ne risquait-il pas de compromettre sa situation de professeur à l'Université de Berlin?

Pour comprendre la possibilité et le désir, chez Hegel, d'une telle rencontre, il faut se souvenir des conditions effectives dans lesquelles Carnot résidait à Magdebourg.

¹Lettre du 15 septembre 1822 (*Briefe von und an Hegel*, Hamburg, Meiner, 1969, II, p. 340.

Carnot dut quitter la France au début de la période historique à laquelle on a donné le nom de Terreur blanche.

Immédiatement après la défaite finale de Napoléon à Waterloo, des bandes de tueurs, excités par les ultra-royalistes, parcoururent les villes et les campagnes françaises en massacrant des républicains et des bonapartistes. Ainsi à Marseille, ils tuèrent 200 bonapartistes, le 25 juin 1815; à Avignon, ils égorgèrent trois cents personnes enfermées dans les prisons; à Nîmes, 150 personnes: C'est avec des raffinements de cruauté que furent assassinés le maréchal Brune, à Avignon, le général Ramel à Toulouse. La liste des pillages, des destructions, des meurtres est impressionnante, et l'on peut y voir comme un recommencement, mais en une orientation politique inverse, des "massacres de Septembre", tristement célèbres.

La Chambre des députés, les publications des journalistes faisaient pression sur le roi Louis XVIII et sur le gouvernement, plus modérés. Les excitations au crime étaient très véhémentes. L'un des fanatiques écrivait par exemple : " (...) il faut des fers, des bourreaux, des supplices, la mort, la mort seule peut effrayer les complices et mettre fin à leurs complots; ce ne sera qu'en jetant une salutaire terreur dans l'âme des rebelles que vous préviendrez leurs coupables projets.²

Le gouvernement crut devoir céder à ces pressions, il organisa une terreur légale qui dura pendant un an et demi. C'est dans ce climat de haine que seize généraux furent condamnés à mort. L'exécution la plus célèbre reste, dans cette fournée, celle du maréchal Ney. A sa suite, le gouvernement, effrayé par les réactions de l'opinion publique, fit voter une loi d'amnistie qui était en même temps une loi de proscription: elle bannissait à perpétuité les anciens conventionnels régicides. Il en vivait encore 153, parmi lesquels le peintre David et le général Carnot.

Il était utile de rappeler cette atmosphère de terreur pour bien déterminer les conditions dans lesquelles Carnot quitta la France. Il convient de se souvenir aussi du fait que Louis XVIII, en 1815, crut utile de renouer avec Talleyrand et de choisir Fouché comme ministre de l'intérieur. Fouché avait compté parmi les exécutants les plus féroces de la politique de terreur, en 1793, mais le roi désirait utiliser ses talents de policier. Chateaubriand a vu Talleyrand et Fouché sortir ensemble du cabinet du roi Louis XVIII, et c'était, selon son expression fameuse, "le vice au bras du crime".

C'est donc Fouché, ancien conventionnel, ancien régicide, ancien

² Voir Malet et Isaac, *La Révolution et l'Empire*, pp. 456-457.

terroriste qui fut chargé de mettre en application la loi de proscription de 1815, et notamment de signifier à Carnot, qu'il connaissait bien, l'ordre de quitter le territoire français. Fouché a lui-même raconté la brève conversation : "où veux-tu que je me retire, traître?", demanda Carnot au nouveau ministre de la police. "Où tu voudras imbécile!" répondit Fouché!

Ce fut pour Carnot le début d'une errance difficile, compliquée qui, après bien des péripéties inattendues, devait le conduire à Magdebourg, refuge auquel il n'avait pas pensé d'abord, mais où il fut assez bien accueilli et où il resta jusqu'à sa mort.

Le professeur Ernst-Joachim Giessmann a minutieusement décrit les étapes et les circonstances du voyage, ainsi que les conditions de l'établissement et de la vie de Carnot à Magdebourg. Il s'est fait l'historien précis et compréhensif de Carnot, et grâce à lui nous saisissons la complexité de la situation du vieux républicain dans son exil prussien. Il ressort des documents qu'il a retrouvés et qu'il analyse, que Carnot fut protégé, estimé, et même utilisé, en quelque façon, par les grands réformateurs de l'armée prussienne, ainsi que par les fonctionnaires civils qui suivaient la ligne politique libérale du chancelier Hardenberg, et qu'il fut en même temps en butte aux soupçons et soumis à la surveillance des partisans de l'absolutisme, de la féodalité survivante, de la Contre-révolution.

Hardenberg va mourir en cette même année 1822, et le cours relativement libéral de la politique prussienne va se renverser. Mais jusqu'à cette date Hegel peut penser qu'une rencontre avec Carnot, démarche tout de même hardie, ne lui fait pas courir de trop grands risques. Comme Carnot est lui-même mort en 1823, la visite de Hegel apparaît à un double point de vue comme celle de la dernière chance.

N'est-il pas étrange, de prime abord, que Hegel découvre en Carnot un "vieillard aimable"? Aimable? En général on ne se représente pas Carnot sous cet aspect.

Carnot n'incarne-t-il pas la révolution combattante, guerrière, agressive, impitoyable? N'a-t-il pas encouragé l'armement de toute la population avec des piques, prétendu que le soldat français excelle dans le combat à l'arme blanche? A Wattignies ne monta-t-il pas lui-même à l'assaut, le fusil au poing, à la tête de la troupe? N'envoya-t-il pas sans précaution des masses d'hommes à la mort, pour emporter la victoire? N'a-t-il pas lancé des ordres terroristes?

Peut-on le qualifier d'"homme aimable"?

Oui! Le jugement de Hegel mérite une entière confiance. Il confirme le portrait que Johann Friedrich Reichardt trace de Carnot, tel

qu'il l'a observé pendant une séance de l'Institut, vingt ans auparavant, en 1802 :

Parmi tous les hommes que j'ai vus ce soir, c'est le visage et le comportement de Carnot, le révolutionnaire célèbre, qui m'ont frappé le plus, car je me l'étais représenté tout autrement. La finesse et la douceur sont les traits principaux de son caractère extérieur; il n'intervient jamais que doucement, il ne fait pas de bruit.³

Reichardt comparera Carnot aussi à Lanjuinais et à Kosciuszko: "L' aspect extérieur de Lanjuinais m'a fait le même effet que celui de Carnot et de Kosciuszko, auquel il ressemble un peu... Son air a quelque chose d'amical, et même de doux"⁴.

Rien dans l'allure de Carnot "ne trahit le héros ou même simplement l'homme d'action"⁵.

Ainsi se dévoile un trait remarquable de la personnalité de Carnot : il passait aisément d'une activité à l'autre, de la furie à combat à la paix de la méditation scientifique, de la vie publique la plus fiévreuse à la vie privée la plus effacée et la plus retirée, lorsque l'un de ses exils, épisodique ou définitif, lui imposait cette dernière. A la même session de l'Institut où il observe Carnot, Reichardt remarque aussi Lagrange : "J'ai retrouvé notre vieux et excellent Lagrange, tout-à-fait comme il était au début du nouveau gouvernement à Berlin; le même visage et la même manière d'être, aimables, simples, nobles : toujours si candidement bon, si véritablement modeste dans tous ses propos"⁶.

La collaboration paisible de Lagrange et de Carnot, à l'Institut, pose des problèmes particuliers, comme on le verra.

Ce qui devait inciter Hegel à solliciter un entretien avec Carnot, c'était certainement d'abord le fait qu'à ses yeux, le général exilé représentait éminemment la Révolution française.

On sait que le jeune Hegel a éprouvé un grand enthousiasme pour la Révolution française. De nombreux témoignages l'attestent. Cette attitude ne le distinguait pas de ses compagnons d'étude à la fondation protestante de Tübingen, le *Stift*, où l'on avait créé un club révolutionnaire. Les *Stiftler*, et parmi eux Hegel et ses amis Hölderlin et Schelling, plantaient un arbre de la liberté, se querellaient avec les

³Johann Friedrich Reichardt, *Vertraute Briefe aus Paris, 1802-1803*, Berlin, 1981, p. 61.

⁴*Ibid.*, p. 138.

⁵*Ibid.*, p. 66.

⁶*Ibid.*, p. 61.

aristocrates émigrés français, manifestaient en de multiples occasions leur adhésion sentimentale et intellectuelle à la Révolution.

Ils participaient en cela à un mouvement de pensée qui entraînait de nombreux intellectuels allemands. Mais beaucoup de ces derniers, effrayés par ce qu'ils considérèrent comme des excès de la Révolution, la décapitation du roi, les massacres de Septembre, la Terreur jacobine, perdirent bientôt confiance en leur idéal premier, et devinrent ou des indifférents, ou même des adversaires de la Révolution.

Hegel compte parmi les rares penseurs allemands qui, malgré de profondes réserves à l'égard de certains épisodes de la Révolution, et des variations de jugement, sont, dans l'ensemble, restés fidèles à leur adhésion première.

Il suffit pour s'en convaincre de relire cette sorte d'éloge dithyrambique de la Révolution qu'il introduit dans ses *Leçons* à l'Université de Berlin, vers 1830, à la fin de sa vie:

Tout le système de l'Etat apparut comme une unique injustice... La pensée, le concept du droit se fit valoir tout d'un coup et le vieil édifice d'iniquité ne put lui résister. Dans la pensée du droit on construisit donc maintenant une constitution, tout devant reposer désormais sur cette base. Depuis que le soleil se trouve au firmament et que les planètes tourment autour de lui, on n'avait pas encore vu l'homme se mettre ainsi sur la tête, c'est-à-dire prendre appui sur l'idée et construire la réalité d'après elle (...)! C'était donc là un superbe lever de soleil. Tous les êtres pensants ont célébré cette époque. Une émotion sublime a régné en ce temps là, l'enthousiasme de l'esprit a fait frissonner le monde, comme si, à ce moment là seulement, on en était arrivé à la véritable réconciliation du divin avec le monde⁷.

Sans doute, la Révolution française cherchait-elle sa justification dans un principe abstrait, celui de la liberté formelle, dont la théorie se trouve surtout dans les oeuvres de Rousseau. Et cette conception unilatérale de la liberté explique, pour Hegel, les vicissitudes et les excès qui caractérisent le mouvement révolutionnaire global.

Mais, malgré ses errements momentanés, la Révolution a le mérite de mettre fin à un Ancien Régime français qui se révélait, en 1789, à la fois périmé, injuste et inefficace :

Tout l'état de la France à cette époque consiste en un amas confus de privilèges contraires à toute idée et à la raison en général, une

⁷G.F.W. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. Gibelin, Paris, 1963, p. 340.

situation insensée à laquelle se joint aussi la plus grande corruption des moeurs , de l'esprit - un règne d'injustice qui devient cynique à mesure que l'on en prend conscience. L'oppression terriblement dure qui pesait sur le peuple, l'embarras du gouvernement pour procurer à la cour les moyens de son luxe et de sa prodigalité, tout cela donna une première occasion de mécontentement... On vit que les sommes d'argent arrachées à la sueur du peuple n'étaient pas consacrées aux fins de l'Etat, mais gaspillées de la manière la plus folle. Tout le système de l'Etat apparut comme une unique injustice. Le changement fut nécessairement violent parce que la transformation ne fut pas entreprise par le gouvernement⁸.

Hegel n'est pas vraiment un révolutionnaire. Il ne souhaite pas qu'une révolution éclate en Allemagne, à l'exemple de la France. Il faut dire que même les révolutionnaires allemands ne le souhaitaient pas. Ils espéraient plutôt, et Hegel avec eux, que la Révolution française servirait d'avertissement aux princes allemands, et que ceux-ci, pour éviter le sort de Louis XVI et de l'Ancien régime français, introduiraient dans leurs Etats, en temps utile, les réformes nécessaires. Mais en même temps, Hegel pensait que, en France, comme les privilégiés s'étaient obstinés à maintenir un système injuste, comme ils n'avaient accepté de faire aucune concession, la Révolution avait été le seul moyen possible d'établir plus de justice et de liberté, et que, par là, elle était donc justifiée.

Il est clair que, pour lui, l'expression Révolution française englobe les préparatifs philosophiques de l' explosion révolutionnaire, et aussi ses conséquences, en particulier l'Empire napoléonien. On sait quelle admiration il a vouée à Napoléon, à la différence, sur ce point, de Carnot, qui s'opposa à l'Empire, en regrettant peut-être d'avoir été à l'origine de la carrière militaire fulgurante du jeune général Bonaparte. Hegel étudie la plupart du temps "en bloc" les Lumières, la Révolution et l' Empire : le grand mouvement de transformation politique et culturelle du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle.

En réalité les princes et les gouvernements n'écoutent pas les avertissements des philosophes, et ils restent sourds aux appels de l'esprit du temps.

Pourtant, il convient de noter que, par exception, un dirigeant allemand a manifesté à cet égard quelques velléités, et c'est précisément Hardenberg, le chancelier prussien qui accueille Carnot, banni de France, avec du respect et des égards.

Hardenberg avait naguère exprimé ce qui est, au fond, le

⁸Ibid., p. 339-340.

programme politique de Hegel, certes bien utopique. Dans son célèbre *Mémoire au roi de Prusse*, il écrivait :

L'Etat qui réussit à saisir l'esprit du temps et à s'intégrer à ce plan mondial, grâce à la sagesse de son gouvernement, sans avoir besoin de convulsions violentes, cet état a incontestablement de grands mérites, et ses membres ne peuvent que bénir la sollicitude qui agit de façon si bienfaisante pour eux."

Il ajoute :

Une Révolution dans le bon sens du mot, conduisant tout droit à ce grand but qu'est l'ennoblissement de l'humanité, grâce à la sagesse du gouvernement et non pas à cause d'une impulsion violente venue du dedans ou du dehors - voilà ce qui est notre but, notre principe directeur. Des principes démocratiques dans un régime monarchique, voilà ce qui me paraît la forme la plus appropriée à l'esprit du temps tel qu'il est actuellement⁹.

Les bonnes intentions de Hardenberg restèrent, dans l'ensemble, sans effets décisifs. Mais elles révèlent chez lui un état d'esprit qui explique l'accueil bienveillant que Carnot reçut en Prusse.

Hegel devait reconnaître et admirer en Carnot une sorte d'incarnation de l'esprit révolutionnaire et patriotique français; l'intelligence de l'ingénieur militaire, du théoricien éminent de la construction des fortifications; le soldat héroïque capable de monter à l'assaut, fusil au poing; l'inventeur de la nouvelle tactique adaptée à la nature des armées populaires, la tactique de la mobilité, de l'offensive continue, de l'initiative, du comportement guerrier inventif.

On a retrouvé dans les papiers de Hegel, après sa mort, un texte révélateur, écrit en français :

Le mot d'ordre était la liberté, l'ennemie la tyrannie, le commandement en chef une constitution. Mais il y a bien de la différence entre la passivité et la subordination militaire, et la fougue d'une insurrection; entre l'obéissance à l'ordre d'un général et la flamme de l'enthousiasme que la liberté fonde par toutes les veines d'un être vivant. C'est cette flamme sacrée qui tendait tous les nerfs, c'est pour elle, pour jouir d'elle qu'ils s'étaient tendus. Ces efforts sont les jouissances de la liberté et vous voulez qu'elle renonce à elle; ces occupations, cette activité pour la chose publique, cet intérêt est l'

⁹Cité d'après Winter, *La réorganisation de l'Etat prussien sous Stein et Hardenberg*, tome I, Leipzig, 1931, p. 305 et suiv. (en allemand).

agent, et vous voulez que le peuple s'élançe encore à l'inaction, à l'ennui?¹⁰.

Ce texte est-il de Hegel lui-même, est-il un extrait?

Il pourrait être de la main d'un général de la Révolution s'adressant à l'Assemblée législative, ou à la Convention, ou au ministre de la guerre. Il est évident qu'il est aussi conforme à l'orientation de la pensée de Carnot, et que celui-ci aurait très bien pu, éventuellement, le signer. N'avait-il pas déclaré, dans son discours du 19 Avril 1792, en un mouvement de pensée très proche de celui du texte français de Hegel : "Une armée qui obéit par raison vaincra toujours une armée agissant machinalement, parce que le soldat libre est meilleur que l'esclave"¹¹.

Lorsque Hegel écrivait ou transcrivait, en français, son texte sur la spontanéité du guerrier républicain, lorsque Hölderlin magnifiait le caractère volontaire de la participation des jeunes Français à la bataille de Jemmapes, et plus généralement lorsqu'ils faisaient tous deux constamment l'apologie de l'activité, de l'initiative, de la liberté, ils savaient bien qu'ils prenaient ainsi parti dans les grands débats idéologiques de la Révolution française et en particulier dans la querelle de l'obéissance militaire passive.

L'alternative révolutionnaire se traduisait souvent en une opposition polaire de termes : liberté ou servitude, mécanisme ou vie, obéissance ou initiative, responsabilité d'un individu majeur ou passivité d'un individu resté mineur.

Cette alternative se muait en dilemme, aux yeux de beaucoup de révolutionnaires, quand elle concernait, par exemple le comportement de l'armée, des soldats, de leurs chefs.

Carnot trancha, un jour, ce dilemme, et c'est comme si le texte français de Hegel poursuivait par une apologie de l'initiative libre du soldat la critique que Carnot adressait à l'obéissance passive.

C'est en Avril 1792 que Carnot prononça devant l'Assemblée Nationale un violent réquisitoire contre l'ex-ministre de la guerre, Narbonne, et contre le code militaire nouveau que celui-ci avait élaboré.

Carnot s'en prenait avant tout à l'idée d'obéissance passive. "En tête de ce code, déclarait-il, est le principe général du pouvoir exécutif, principe qu'il a intérêt à propager, celui de l'obéissance passive du soldat."

¹⁰K. Rosenkranz, *Hegels Leben*, Berlin, 1844; p. 532.

¹¹Cité d'après *La Grande Encyclopédie*, article Carnot, p.475 (2).

Carnot, pour confondre les partisans de ce principe, énumère des événements récents dans lesquels l'obéissance passive des soldats aurait produit des effets désastreux pour la Révolution. Et "il soutient, au contraire, qu'un soldat ne doit obéir que quand on lui commande au nom de la loi et en vertu de la loi. Ainsi le veut la constitution (...). Donc l'obéissance passive est inconstitutionnelle; et dans tous les cas, la résistance à l'oppression est un droit naturel"¹².

Comme le dit Hegel : "Le commandement en chef était une constitution. Il y a bien de la différence entre la passivité et la subordination militaire et la fougue d'une insurrection; entre l'obéissance à l'ordre d'un général et la flamme de l'enthousiasme que la liberté fond par toutes les veines d'un être vivant".

Carnot, de son côté, reproche au Comité militaire de l'Assemblée de n'avoir pas "osé aborder la grande question de l'obéissance passive; question qui mérite d'être traitée au moment où la liberté s'établit chez un peuple. Le despotisme n'était fondé autrefois que sur cette même obéissance passive"¹³.

Après avoir réfuté à sa manière quelques uns des arguments de ses adversaires, il examine une dernière objection :

On ajoutera qu'il n'y a pas de milieu entre l'obéissance passive du soldat et l'indiscipline qui anéantit les armées; ce milieu est précisément ce qui distingue l'homme de la bête de charge, c'est l'obéissance raisonnée; oui, une armée qui obéit par raison vaincra toujours une armée agissant machinalement parce que le soldat libre est meilleur que l'esclave .

Ainsi Carnot oppose-t-il au "machinal" et au "servile" ce que Hegel appelait "l'enthousiasme d'un être vivant".

Dans sa jeunesse, Hegel reprochait à Campe, le célèbre pédagogue, de ne pas concevoir que "l'homme doit agir lui-même, exercer lui-même son activité, prendre ses propres décisions, ne doit pas permettre à d'autres d'agir à sa place. Il raisonne comme si l'homme n'était rien d'autre qu'une simple machine".

Cette vision romantique et vitaliste des choses, ce culte de la liberté et de la spontanéité individuelles, qui semblent avoir été commun au Carnot de 1792 et au jeune Hegel, se heurtera à bien des empêchements.

¹² *Le Moniteur universel*. Réimpression, Tome XII, 1847, p. 171.

¹³Ibid.

Ni le Carnot du Comité de Salut Public, ni le Hegel de la maturité ne semblent y être restés fidèles. Elle ne peut manquer en effet d'entraîner des conséquences extrêmes, utopiques, et qui s'expriment crûment dans le fameux *Systemprogramm* de Hegel et de ses amis : "Je veux montrer que l'Etat, étant quelque chose de *mécanique*, l'idée de l'Etat n'existe pas, aussi peu que l'idée de *machine*. Seul ce qui est objet de liberté, s'appelle idée. Nous devons donc aller au-delà de l'Etat (*Über den Staat hinaus!*). Car tout Etat est obligé de traiter l'homme libre comme un rouage mécanique; et c'est ce qu'il ne faut pas; donc il doit disparaître"¹⁴.

Les contradictions de l'idéologie révolutionnaire ne tarderont pas à éclater. L'anarchisme individualiste se renverse en dictature étatique jacobine; l'obéissance raisonnée se transformera en discipline aveugle et rigoureuse. Mais chez Hegel aussi bien que chez Carnot, il restera toujours quelque chose de l'enthousiasme de la jeunesse et de la révolution.

A Magdebourg, Hegel a donc bien des raisons de demander à être reçu par le général Carnot.

Mais n'a-t-il pas aussi des motifs de l'éviter, de ne pas désirer une telle rencontre?

Carnot n'est-il pas un régicide? C'est précisément sous le prétexte qu'il est un *Königsmörder* qu'on l'a condamné à l'exil. Et c'est là l'un des principaux reproches formulés à l'égard des révolutionnaires français. On ne leur pardonne pas d'avoir fait guillotiner Louis XVI.

Comme le rapporte Jacques Droz, Stolberg, par exemple, "ne pouvait endurer que l'on parle autour de lui de paix avec les régicides"¹⁵. Les partisans de la Restauration choisissaient le régicide comme motif principal ou comme prétexte de leur persécution des anciens révolutionnaires. Mais précisément, on ne rencontre, dans l'oeuvre immense de Hegel, aucune allusion à la mort de Louis XVI, et, à fortiori, aucune condamnation ou réprobation de son exécution. Ce silence peut, il est vrai, être fortuit et ne résulter ni d'une approbation ni de l'indifférence.

Non seulement Carnot tombe sous l'accusation de régicide; il compte aussi parmi ceux qui constituèrent, sous la direction de Robespierre et de Saint Just, le Comité de Salut public, et exercèrent en 1793 et 1794, ce que l'on appelle la "dictature jacobine."

¹⁴ Cité par R. Legros, *Le jeune Hegel et la naissance de la pensée romantique*, Bruxelles, 1980, p. 244.

¹⁵ Jacques Droz, *L'Allemagne et la Révolution française*, 1949, p. 456.

Carnot s'est en effet rallié à la Montagne, c'est-à-dire au groupe des députés les plus radicalement révolutionnaires, les ennemis des indulgents et des "girondins" dont ils obtiendront la condamnation à mort.

Or Hegel exprime parfois son hostilité aux ultra-révolutionnaires et notamment à Marat, à Robespierre, à Carrier. Après la lecture des *Lettres de Paris*, d'Oelsner, il clame son indignation à l'égard de la "faction robespierriste".

Toutefois, en d'autres occasions, il nuance quelque peu ces condamnations, il déclare que l'on a parfois été injuste à l'égard de Robespierre et des Jacobins.

Il est difficile de déterminer quelle fut son opinion définitive à ce sujet. Mais on remarquera que si Carnot partage entièrement les mérites, les erreurs, les responsabilités du Comité de Salut public, il occupe cependant une place particulière dans ce Comité, il y représente un comportement singulier. En effet, en ce qui concerne les buts poursuivis, Carnot se montre beaucoup plus modéré que Robespierre et ses amis, qui eux-mêmes se gardent de rejoindre les égalitaristes. Carnot ne vise même pas à l'établissement d'une sorte de république petite bourgeoise. Sommairement, on peut le classer parmi les républicains bourgeois, les partisans résolus de la liberté de la propriété.

Mais en même temps, officier patriote, il se voue entièrement à la défense de la nation menacée par les puissances étrangères, et il ne voit pas d'autre recours, dans ce but, que l'activité extrêmement efficace du Comité de Salut Public. Il acquiert, dans ce service, la réputation d'"organisateur de la victoire".

Mais s'il se classe parmi les modérés, dans les buts politiques qu'il poursuit, - en somme, une république bourgeoise, le seul régime politique possible à cette époque -, il ne montre par contre aucune modération dans le choix des moyens propres à atteindre ce but, aucune modération dans la conduite de la guerre contre les armées étrangères et contre les rébellions intérieures.

Ce dernier point pose le problème de la terreur. On désigne comme "terroristes", dans l'histoire de la Révolution française, les dirigeants qui ont choisi et appliqué une politique de violence brutale, à l'égard de ceux qu'ils tenaient pour des ennemis de la République et de la nation, en particulier en 1793, à l'intérieur du pays.

Carnot se signale comme l'un des plus terroristes parmi les terroristes.

On ne relit pas sans frémir les ordres qu'il donnait aux chefs militaires en Vendée. Il leur enjoignait "d'exterminer les brigands jusqu'au

dernier¹⁶. Contre la rébellion de la ville de Lyon il exigeait que les républicains combattent "la torche à la main et la baïonnette au bout du fusil." La ville de Toulon, révoltée, devait être bombardée "à boulets rouges pour incendier la ville"¹⁷.

Il préconisait de mener la guerre étrangère avec la même férocité. Les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, disait-il, "il faut les pulvériser ou être écrasé par eux". Il adoptait des mots d'ordre extrémistes : "Il faut exterminer l'ennemi jusqu'au dernier, s'il est possible, pendant que la *Terreur* est chez lui à l'ordre du jour". Il conseillait de dépouiller systématiquement les pays occupés par les armées révolutionnaires.

À l'encontre des lois d'honneur auxquelles les combattants acceptent souvent de se soumettre, il ordonna même le massacre des prisonniers de guerre : en particulier tous les Britanniques tombés aux mains des Français devaient être fusillés. Tous les ennemis occupant des places françaises devaient être passés au fil de l'épée s'il ne s'étaient pas rendus après un siège de 24 heures.

Il menait ce que son biographe, Marcel Reinhard, appelle une "guerre terrifiante". Il avait repris à son compte la terrible maxime proférée d'abord par Barrère : "Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas"¹⁸.

On peut considérer que lorsque le général Westerman, après la victoire de Savenay sur les Vendéens, fit son sinistre rapport, il rendit seulement compte de l'exécution parfaite des ordres qu'il avait reçus. Il déclarait dans ce rapport : "Il n'y a plus de Vendée, elle est morte sous notre sabre libre, avec ses femmes et ses enfants. Je viens de l'enterrer dans les marais et les bois de Savenay. J'ai écrasé les enfants sous les pieds des chevaux et massacré les femmes. Je n'ai pas un prisonnier à me reprocher".

En accueillant Carnot à Magdebourg, Hardenberg et les réformateurs prussiens, de même que Hegel en lui demandant un entretien, se souvenaient-ils d'une particularité de cette guerre de Vendée qui pouvait présenter pour eux un intérêt spécial?

Lorsque Mayence, en 1793 fut reprise par les Prussiens, la garnison qui avait défendu la ville put se retirer "avec les honneurs de la guerre", après s'être engagée toutefois à ne plus combattre directement contre les Prussiens pendant un an. En conséquence elle fut rapatriée.

¹⁶ Marcel Reinhard, *Le Grand Carnot*, 1952, p. 86.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 86-87.

¹⁸ *Ibid.*, pp. 107-8.

Il se trouva qu'au moment où ces troupes aguerries et résolument républicaines devaient renoncer ainsi à la guerre étrangère, la République eut un besoin urgent de soldats pour lutter contre l'ennemi intérieur, la rébellion de Vendée.

Les "Mayençais" furent envoyés en Vendée avec, à leur tête, leurs généraux et leurs commissaires : Kléber, Marceau, Rewbell...

De nombreux Allemands républicains se battirent donc contre les insurgés vendéens, et parmi eux, par exemple, Butenschön.

Hegel n'a probablement pas ignoré leur sort. Dans leur comportement militaire, ils devaient obéir aux ordres ultimes de Carnot. Hegel ne pouvait évidemment pas approuver cette terreur et ces cruautés en elles-mêmes.

Toutefois, après qu'elles ont été perpétrées, comme par une sorte de fatalité, après qu'elles ont été continuées par la terreur européenne de Napoléon, après que leur ont répondu les cruautés de la terreur blanche, Hegel prononce sur elles des jugements équivoques ou nuancés. Il distingue souvent le point de vue moral du point de vue politique et historique.

Il lui arrive d'intégrer les excès eux-mêmes à la dialectique de la Révolution. Il fait alors une sorte d'éloge de la passion révolutionnaire des Français :

En plein orage de passion révolutionnaire, leur entendement s'est révélé dans la détermination avec laquelle ils ont imposé la réalisation du nouvel ordre mondial éthique, et cela contre la puissante coalition des partisans nombreux de l'ordre ancien; dans la détermination avec laquelle ils ont réalisé tous les moments de la nouvelle politique, l'un après l'autre, dans leur plus extrêmes déterminations et leur plus extrême opposition. Justement, c'est en poussant chacun de ces moments jusqu'à la pointe de l'unilatéralité, en suivant chaque principe politique unilatéral jusqu'à ses dernières conséquences, qu'ils sont parvenus, grâce à la dialectique de la raison historique mondiale, à une situation politique dans laquelle toutes les unilatéralités antérieures de la vie de l'Etat se trouvent supprimées" ¹⁹.

On pourrait difficilement trouver un révolutionnaire français auquel cette description de la fécondité de l'action unilatérale s'applique mieux qu'à Carnot.

Il en va de même de certaines considérations hégéliennes sur la nécessité de la tyrannie révolutionnaire, qui s'appliquent parfaitement à

¹⁹ G. W. F. Hegel, *Werke* (éd. Glockner) t. X, 1965, * 394.

l'activité du Comité de Salut public dirigé par Robespierre et Saint-Just, et dont Carnot fit partie.

Hegel écrit à ce propos, dans la *Jenenser Realphilosophie* : "Dans la Révolution française, l'Etat, la totalité en général, a été pourvu d'un pouvoir terrifiant. Ce pouvoir violent n'est pas le despotisme, mais la tyrannie, une domination effroyable; mais celle-ci est nécessaire dans la mesure où elle constitue et maintient l'Etat, en tant qu'il est un individu réel ²⁰.

Cette appréciation correspond exactement aux maximes de conduite de Carnot, auxquelles il a obéi fanatiquement : "Toute mesure politique est légitime dès qu'elle est commandée par le salut de l'Etat", et "Ne pas perdre un instant de vue la justice suprême; le salut de l'Etat"²¹.

Un refus de la Terreur dans son actualité, une compréhension et une admission rétrospectives de la Terreur, dans une perspective historique, voilà, semble-t-il, le point de vue de Hegel. Il ne diffère pas sensiblement de l'opinion que Kant exprima à ce sujet dans le dernier ouvrage qu'il publia lui-même, en 1798 : "La Révolution qui a eu lieu de nos jours chez un peuple de grand esprit peut bien réussir ou échouer : elle peut bien être si pleine de misère et d'atrocités qu'un homme raisonnable, même s'il avait l'espoir de la recommencer avec succès, renoncerait à faire cette expérience en la payant à un tel prix. Pourtant, cette révolution trouve dans l'esprit de tous les spectateurs (qui n'y sont pas directement engagés) une participation qui frise l'enthousiasme et dont la manifestation, qui comporte un danger, ne peut avoir pour cause que la présence, dans le genre humain, d'une disposition morale"²².

Au total, et tout bien pesé, ni Kant, ni Hegel, ni Carnot ne regrettent rien. Le souvenir de la Terreur de 1793, si pénible qu'il fût, ne pouvait faire obstacle à une rencontre de Hegel et de Carnot.

Toujours curieux, Hegel tenait sans doute à voir en chair et en os le personnage tel que la Révolution l'avait façonné et formé, tel qu'il devait passer dans l'histoire : *l'Organisateur de la victoire*.

Le personnage que Hegel désire rencontrer à Magdebourg c'est bien le "célèbre général", celui qui, comme le dit Engels "a fait époque dans l'histoire militaire" (*der epochenmachende Carnot*)²³.

Mais la personnalité de Carnot ne se réduit pas à cela. Il est aussi un savant.

²⁰ G. W. F. Hegel, *Jenenser Realphilosophie* (éd. Hoffmeister), Leipzig, 1931, p. 246.

²¹ Cité d'après Gillispie, *Carnot*, p. 33 et Droz, *op.cit.* p. 39.

²² Kant, *Der Streit der Fakultäten* (*Le conflit des Facultés*), II, parag. 5.

²³ *Marx-Engels-Werke*, tome XXIX, p. 126.

En 1822, Hegel ne peut pas ne pas se souvenir que, quelques années auparavant, il a puisé beaucoup d'enseignements dans les oeuvres scientifiques de Carnot, et notamment dans son ouvrage célèbre : *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal* (1797). Dans sa *Science de la logique* publiée en 1812, Hegel commente élogieusement certaines propositions de Carnot.

Le livre de Carnot résulte de toute une histoire complexe. Il est en effet la reprise, modifiée et améliorée, d'un mémoire que Carnot avait présenté dès 1785 à l'Académie des Sciences de Berlin²⁴.

L'Académie avait publié en 1784 le sujet du concours de 1786. Il s'agissait de l'élucidation de "ce que l'on appelle Infini en Mathématique". Les réponses devaient parvenir avant le 1er Janvier 1786.

De nombreux mémoires parvinrent à l'Académie, présentés anonymement, selon la règle, et, parmi eux, celui de Carnot qui portait pour titre: *Dissertation sur la théorie de l'infini mathématique*.

L'Académie attribua le prix au mathématicien suisse L'Huillier, ce qui, selon les experts, pouvait à la rigueur se justifier. Mais un accessit fut accordé à un autre concurrent resté depuis inconnu, et dont le mémoire est notoirement inférieur à celui de Carnot.

Le mémoire de Carnot proposait des idées neuves, remarquables, et qui allaient dans le sens de celles de Lagrange, qui devait donc pouvoir les comprendre et en saisir la portée. Or la session de l'Académie qui décida du concours était justement présidée par Lagrange qui, en raison de sa haute compétence, dirigea en fait le choix.

Lorsque Carnot siégeait paisiblement auprès de Lagrange en cette séance de l'Institut que Reichardt a décrite, il savait certainement que Lagrange était le responsable d'une grande injustice commise à son égard, une injustice restée d'ailleurs incompréhensible. Reichardt avait-il eu lui-même vent de cette affaire? Bien que la procédure du concours fût en principe secrète, Hegel n'en avait-il rien appris? Il était mieux placé que beaucoup d'autres pour bénéficier d'indiscrétions, à plus ou moins longue échéance.

Il pouvait en effet trouver une bonne source d'information, à ce sujet, en la personne du traducteur allemand du livre de Carnot, Johann Karl Friedrich Hauff (1766-1846).

Hauff a modifié significativement le titre original qui devait plaire davantage à Hegel. Il a substitué le mot *théorie* au mot *métaphysique* : *Betrachtungen über die Theorie der Infinitesimalrechnung*.

²⁴ Sur toute cette affaire, voir Gillispie, *Carnot*, (1979), pp. 228-242, p. 240.

Grâce à la correspondance entre Carnot et Hauff, on sait que l'ouvrage de 1797, les *Réflexions*, a pour origine le mémoire de 1785, la *Dissertation*.

Or il ne fait aucun doute que Hegel connaissait ce Hauff, né à Stuttgart en 1766 comme lui-même en 1770, pensionnaire comme lui au *Stift* de Tübingen. Hegel entra dans cet établissement en Octobre 1788, alors que Hauff, qui s'y trouvait depuis 1786, y resta jusqu'en 1790. Ils ont donc été condisciples pendant au moins deux ans dans un pensionnat de petites dimensions et où tous les jeunes étudiants se connaissaient fort bien les uns les autres.

Il serait utile qu'un chercheur allemand identifie plus précisément, dans ce contexte, les divers personnages portant le nom de Hauff qui ont gravité autour de Hegel. Nous savons que celui-ci était lié par des liens de parenté au poète Wilhelm Hauff (1802-1827) et qu'il avait vécu un certain temps, aussi au *Stift*, avec le père de celui-ci. Un Hauff fut bourgmestre de Tübingen.

Vraisemblablement - mais cela mériterait vérification - J. K. F. Hauff appartenait à la même famille. Était-il le Hauff qui recommanda Hegel à la famille Steiger auprès de laquelle Hegel servit comme précepteur, pendant trois ans, en Suisse?

Certaines circonstances de la publication du livre de Carnot par Hauff devaient rapprocher encore Hegel de celui-ci et l'inviter à garder ou à reprendre contact avec lui.

C'est ce même Hauff qui, en effet, avait aussi traduit et publié en allemand le *Système du monde* de Laplace, chez les éditeurs Varrentrapp et Wenner, à Francfort, en 1797, l'année même où Hegel s'établissait en cette ville. Hegel cite un passage de cette traduction allemande²⁵.

Celle-ci était dédiée par Hauff "au citoyen Charles-Frédéric Reinhard, ministre de la République française à Hambourg et membre de l'Institut National de France, à mon ami fraternel en signe de respect et d'amour". Karl Friedrich Reinhard, lui aussi ancien *Stiftler* de Tübingen avait connu une destinée extraordinaire qui le rendit célèbre auprès de tous les *Stiftler* ultérieurs, et aussi auprès de Hegel.

Il convient de noter que le *Système du Monde* de Laplace avait été édité par une maison d'édition tout-à-fait extraordinaire, la librairie du club révolutionnaire *Le Cercle Social*²⁶.

Or c'est aussi au *Cercle Social* que parurent, en 1793, les *Lettres*

²⁵ G.W.F. Hegel. *Werke* (éd. Glockner), tome VII, pp. 359-360.

²⁶ Sur ce point, voir J. D'Hondt, *Hegel secret*, P.U.F., 2^e éd., chap. II: "Révolutionnaires et Illuminés."

de Jean-Jacques Cart, dont Hegel publia une traduction allemande commentée en 1798.

Cette traduction des *Lettres* par Hegel parut en 1798 chez le même éditeur, Jäger, à Francfort, chez qui Hauff devait publier les *Réflexions* de Carnot, en 1800.

Il n'y a certes aucune preuve positive d'une connaissance par Hegel des avatars de la *Dissertation* de Carnot. Mais on doit avouer que Hegel était bien placé pour obtenir éventuellement des renseignements sur cet épisode de la vie scientifique de Carnot. L'affaire montre d'ailleurs que les relations de Carnot avec l'Allemagne s'étaient tissées bien avant l'exil de Magdebourg. Avant la Révolution, et en tous cas jusqu'à la mort de Frédéric II en 1786, plusieurs savants français jouaient un rôle éminent à l'Académie de Berlin.

A Magdebourg, en 1822, Hegel décide de regarder, en la personne de Carnot, la Révolution française réelle.

Carnot est le bourgeois moderne, le défenseur de la propriété et de la liberté de la propriété, jamais séduit par les utopies qui, en son temps, tentent de franchir les limites historiques de la Révolution. Il est l'incorrupible, tout autant que Robespierre, le républicain régicide, fidèle à ses convictions même contre Napoléon; le démocrate, l'un des rares partisans, dès 1791, du suffrage universel; le patriote héroïque.

La visite à un tel homme ne peut être comprise ni comme un simple geste de courtoisie, inexplicable en la circonstance, ni comme l'effet d'une curiosité vulgaire.

Hegel savait mieux que personne à qui il s'adressait, à Magdebourg, le 15 septembre 1822. Sa visite à Carnot offre l'occasion de lui appliquer, en le modulant quelque peu, un adage bien connu:

"Dis-moi qui tu désires fréquenter, je te dirai qui tu es..."

JACQUES D'HONDT